
SERMON XI.

LA PATIENCE PARFAITE : MOYENS DE
L'ACQUERIR.

II.^e SERMON SUR Jacques I, 4.

*Il faut que l'ouvrage de la patience soit parfait ,
afin que vous soyez parfaits et qu'il ne vous
manque rien.*

MES F., La patience n'est point une de ces ver-
tus qui rebutent au premier aspect, qui ne sont
prisées que par ce petit nombre d'esprits sages
dont les principes purs et sévères se règlent sur

L'Évangile, une de ces vertus enfin contre lesquelles nous trouvons d'abord des préventions à combattre, quand nous venons les recommander. Toute difficile qu'elle est pour notre foiblesse, son charme est le plus fort : ses attraits se font sentir à tous les cœurs, comme ses avantages frappent tous les yeux. Il est peu d'hommes qui ne désirent la posséder, et lorsqu'ils y réfléchissent, ne soient disposés à faire quelques efforts sur eux-mêmes, par la seule considération de ses avantages et de ses attraits.

Mais si ces mobiles terrestres peuvent nous faire avancer de quelques pas dans les voies de la patience ; s'ils peuvent nous soutenir en des peines légères, nous éprouvons bientôt leur insuffisance ; il est beaucoup d'occasions où ils perdent leur efficacité. Si je pouvois soulever le voile qui nous cache les plaies secrètes dont les mortels sont affligés, combien vous en verriez d'incurables aux remèdes humains !

Que peuvent-ils dans ces blessures du cœur qui s'enveniment par la contrainte ? Que peuvent-ils dans celles de la réputation, de l'honneur déchiré par les traits de la calomnie, qui percent en volant, sans que nous sachions quelle main nous a frappés, et comment nous défendre ; sans que nous puissions même être assurés que le

temps qui coule si lentement pour un cœur oppressé, amènera le jour désiré de la justification? Que peuvent-ils dans ces maux prolongés de l'âme et du corps, où l'affliction dévore le cœur, comme le vautour attaché sur sa proie; où l'homme ne trouve de soulagement que dans l'épuisement de la nature qui semble perdre quelquefois la faculté de souffrir; pour la reprendre ensuite avec une énergie nouvelle?

Avouons-le, M. F., il est des situations où la patience naturelle se trouve épuisée dès les premiers instans; où l'orgueil et la fierté, loin de nous soutenir, aigrissent, empoisonnent nos peines, versent plus d'amertume dans notre âme. Il est des situations où la raison humaine, loin de présenter des ressources, ne sert qu'à faire voir qu'il n'en est point, qu'à dévoiler l'étendue du mal qu'elle ne peut guérir. Ces situations ne sont pas rares; nous pouvons tous nous y rencontrer.

Ah! sans doute il faut aux pauvres humains exposés à des maux si divers et si cruels, il leur faut un secours plus puissant, un secours assorti à la grandeur de cette âme immortelle capable de tant de douleurs. La religion seule peut leur offrir ce secours. Oni, la religion qui nous demande une patience parfaite ne manque

pas de moyens et de moyens suffisans pour nous y former. C'est à les développer qu'est destinée cette méditation.

M. F., vous avez senti, je m'assure, le prix de cette vertu touchante, de cette patience chrétienne dont nous vous offrîmes le tableau Dimanche dernier ; mais si sa perfection même, en excitant votre admiration, vous avoit causé quelque effroi ; si vous aviez dit au fond de votre cœur : *Qui de nous est suffisant pour ces choses* (1) ! venez vous pénétrer des grandes vérités qui rendent naturel et facile le beau devoir que nous vous prêchons. Et toi, Seigneur, auteur de toute grâce ! o toi qui t'appelles dans nos Écritures : *le Dieu qui donne la patience et la consolation* (2) ! daigne accompagner mes paroles de l'onction puissante de ton Esprit. Amen.

Je ne veux point ici parcourir avec vous tous les ressorts que la religion emploie pour soutenir l'homme dans ses peines. L'éducation qu'elle lui donne, les premiers objets qu'elle lui présente, les premières vérités dont elle l'entretient, les habitudes qu'elle lui fait contracter, le caractère de douceur, de fermeté, de détachement

(1) 2 Cor. II, 16.

(2) Rom. XV, 5.

qu'elle lui imprime , tout le système de la révélation , tout l'Évangile enfin est propre à le conduire à la patience. Il n'est pas un feuillet de ce livre divin dont il ne s'exhale une vertu de force et de consolation.... Mais cet examen seroit trop vaste ; bornons-nous à quatre moyens principaux qu'il met en œuvre, l'idée d'une Providence, l'exemple du Sauveur des hommes, la certitude d'une récompense, enfin la promesse du secours divin.

1.° Je dis d'abord *l'idée d'une Providence*. Si, comme les nations qui vivoient dans la nuit du paganisme, nous regardions nos maux comme l'ouvrage d'une puissance ennemie qui nous poursuit, ou d'une fatalité terrible qui nous entraîne; si comme les infortunés qui, fermant les yeux aux clartés de la révélation, se rapprochent des païens sur ce point, nous pensions que les événemens qui nous affligent sont amenés par le hasard, qu'ils résultent d'un ordre éternel, inflexible, ou sont le fruit seulement de la malice des hommes; en un mot, si nous n'apercevions que des causes aveugles, sourdes ou malfaisantes, loin d'être calmées, nos douleurs en seroient plus cruelles.

Quel trouble, quelle terreur n'élèveroit pas l'idée que ces douleurs peuvent être prolongées,

aggravées, compliquées au gré du hasard et de ses chances inconnues ! Où s'arrêteroient nos craintes ! Les plus étranges, les plus affreuses seroient légitimes, parce que rien ne nous répondroit de ne pas les voir se réaliser. Et si nous ne regardions que les hommes, les hommes qui nous froissent ou nous déchirent en se jouant, les hommes qui rient de nos maux ou en triomphent, quelle irritation, quelle amertume, quelle oppression de cœur n'éprouverions-nous pas ! Mais la religion ne nous laisse point en proie à ces pensées. Elle nous apprend que les causes secondes ne sont que des instrumens dans la main du Maître du monde ; que les hommes et les élémens ne font qu'accomplir ce qu'il a résolu, et ne sauroient dépasser les limites qu'il leur a tracées ; en un mot que le seul et véritable arbitre de nos destinées, c'est un Dieu sage et bon, un Dieu père universel des êtres créés, qui a pour nous des entrailles de tendresse et de miséricorde, dont *Poreille est attentive à nos cris, qui compte nos soupirs et recueille nos larmes. Il agit sans cesse et veille sur les moindres détails. Un passereau ne tombe pas en terre sans sa permission* (1). Il est si grand que rien n'est petit à ses

(1) Ps. XXXIV, 16. LVI, 9. Jean V, 17. Matt X, 29.

284 LA PATIENCE PARFAITE :

yeux. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Il n'afflige point ses enfans sans nécessité. Que dis-je ? Il ne les afflige que pour leur avantage , *pour les rendre participans de sa sainteté. Il châtie celui qu'il aime , celui qu'il reconnoît pour son enfant*, et quand il en est temps , il le délivre (1).

Or, M. F., ne sentez-vous pas quel inexplicable soulagement de cœur produit l'idée d'un tel Être ? Comme à son aspect l'ordre et la paix renaissent dans l'imagination troublée ! Hélas ! je souffrois moins encore de mes peines réelles que de mes alarmes , de la confusion de mes pensées, de l'obscurité qui m'environtoit ; mais ces nuages affreux se dissipent : je vois un Dieu bienfaisant , un tendre père qui fixe sur moi ses regards compatissans et protecteurs : sa seule pensée apaise mes agitations.

Ce dogme sublime et consolant de la Providence est merveilleusement approprié au cœur de l'homme qui dans la souffrance porte autour de lui ses regards inquiets , éprouve un besoin pressant de n'être pas seul , de n'être pas abandonné à ses propres forces , d'être consolé par la bienveillance et dirigé par la tendresse. Qu'un ami

(1) Hébr. XII, 6. 10.

zélé, vigilant, un protecteur éclairé s'approche dans ma détresse ; qu'il se charge de mes intérêts, en fasse son affaire ; mon âme en devient plus tranquille. Et cette confiance que j'accorde à des hommes, tels que moi, bornés en pouvoir, en sagesse, en bonté, je ne l'accorderois pas à l'Être infiniment sage, infiniment bon, au Tout-Puisant ! Ah ! je remets mon âme avec délices entre les mains de ce Dieu dont je suis l'ouvrage, dont je suis l'enfant, et qui m'invite à me *décharger sur lui de tout ce qui peut m'inquiéter*, et qui me dit ; *C'est moi-même qui prends soin de toi. Quand une mère oublierait l'enfant qu'elle allaite, le fruit de ses entrailles, je ne t'oublierois point* (1).

II. L'Évangile ne s'en tient pas là. Pour mieux nous faire comprendre le consolant système de la Providence qui tire le bien du mal, pour le rendre plus efficace sur notre âme, il nous le montre en action, soit dans la personne du Fils de Dieu, soit dans celle de ses élus, qui pour la plupart furent conduits dans les sentiers rudes et pénibles de l'affliction. Au milieu des plus longues, des plus cruelles peines, ces saints hommes demeurèrent fermes : ils attendirent le Seigneur ; et ils éprouvèrent que *si le châtement semble d'abord*

(1) i Pierre V, 7 Es. XLIX, 15.

un sujet de tristesse, et non pas de joie, il fait recueillir ensuite les doux fruits de la justice (1). Environnés de cette nuée de témoins, refuserons-nous de les suivre dans la carrière qui nous est ouverte ?

Mais ce qui doit nous toucher particulièrement, c'est l'exemple du Sauveur. L'exemple est surtout propre à relever notre courage quand il nous est offert par des personnes avec lesquelles nous soutenons quelque relation, qui nous sont supérieures en mérite, en rang, en pouvoir, et nous paroissent moins faites que nous pour le malheur. Et comment oserions-nous trouver trop pénible et trop rude le sentier que notre divin Chef a frayé le premier ? Comment oserions-nous murmurer, parce que Dieu nous conduit par la même route qu'il a fait prendre à son Fils, à son Fils bien-aimé ? Quoi ! mon Sauveur, étranger par sa nature aux misères de la vie, Lui qui ne devoit jamais connoître les travaux et la douleur ; mon Sauveur a souffert les privations, les fatigues, les tourmens ; mon Sauveur innocent et pur a souffert pour mes propres fautes ; et moi, créature misérable et dégradée par le vice, moi, homme et pécheur, je refuserois de souffrir beau-

(1) Hébr. XII, 11.

coup moins qu'il n'a souffert ! Il a supporté la contradiction, la calomnie, les persécutions, les outrages, les traitemens les plus cruels, et de qui ? de la part de ces hommes qui étoient l'ouvrage de ses mains, qu'il pouvoit renverser d'un souffle, aux adorations desquels il avoit droit ; de la part de ces rebelles, de ces ingrats qu'il étoit venu éclairer et sauver, qui lui devoient tout ; et moi, je ne voudrois rien endurer de mes semblables, qui ne me doivent rien, que j'ai offensés peut-être, qui ont eu à me pardonner, à me supporter du moins ! Ah ! M. F., quelle richesse de force et de consolation dans cet exemple de Jésus ! Où est celui qui croit, et qui à cette pensée : mon Sauveur a souffert comme moi, plus que moi, ne sente expirer la plainte sur ses lèvres, et charmer ses douleurs par cette conformité ? Où est l'indigne disciple qui refuse de suivre le Chef adorable qui marche devant lui, foulant aux pieds les épines les plus aiguës, et triomphant des douleurs les plus amères ? Où est le chrétien qui puisse entendre sans une émotion profonde, sans une généreuse émulation ces paroles de l'Évangile : *Jésus-Christ a souffert, nous laissant un modèle, afin que nous suivions ses traces. Ayons les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui a souffert*

la croix, méprisant l'ignominie. Pensez donc bien en vous-mêmes, à CELUI qui a souffert, afin que vous ne vous découragez pas, et que vous ne tombiez pas dans l'abattement (1) ?

III. Mais l'exemple du Rédempteur n'est pas seulement propre à nous faire rougir de notre impatience, de notre lâche et orgueilleuse sensibilité ; cet exemple fortifie notre âme encore, il l'exalte en tournant nos pensées sur le prix qui couronnera la soumission, et dont il devient pour nous le gage. Oui, le tendre amour de Jésus pour les hommes l'identifie avec eux, et fait de son sort le type et l'emblème de leur propre sort. Il veut que nous voyions dans sa laborieuse carrière et dans la gloire qui l'a suivie, l'image de la nôtre, et que la félicité dont il jouit soit pour nous en quelque sorte une prise de possession. Il nous dit : *Si vous souffrez avec moi, vous régnerez avec moi. Celui qui vaincra, je le ferai asseoir sur mon trône, comme j'ai vaincu et me suis assis sur le trône de mon Père (2).* Ah ! c'en est assez pour me faire supporter, pour me faire chérir mes peines. Quand je ne verrois pas en chaque occasion pourquoi Dieu

(1) 1 Pierre II, 21. Hébr. XII, 2. 5.

(2) 2 Tim. II, 12. Apoc. III, 21.

m'afflige, et quel fruit dès ici-bas sa bonté me fera tirer de l'épreuve, et encore il daigne faire présenter ses vœux au cœur fidèle et soumis qui s'attache à les remplir; mais enfin, quand je ne les apercevrais pas en détail, je n'en ai pas besoin; j'en sais assez pour me passer d'en savoir davantage. Je sais que la *patience doit être le fruit de l'affliction* (1), et que *le fruit de la patience sera la félicité*, une félicité sans mesure et sans fin.

Oui, M. F., la patience est d'autant plus assurée de son salaire que par la vertu qu'elle suppose, elle rend à l'homme la capacité d'être heureux. Le coupable se purifie par les douleurs: si dans ses angoisses son cœur se tourne vers Dieu; s'il les accepte de sa main avec humilité, avec foi, il peut s'appliquer les mérites du Rédempteur, qui lui rendront et les sentimens et les privilèges de l'innocence. Le juste lui-même a besoin de passer par le creuset de l'adversité pour acquérir une vertu plus parfaite, pour s'élever à ces émotions célestes, à cette piété sublime qui le rendront susceptible d'un plus haut degré de félicité, qui le mettront plus en état de vivre de la vie du ciel. Ainsi, supportée patiemment, l'affliction est réellement pour nous le gage du

(1) Rom. V, 3.

bonheur , d'un bonheur proportionné à nos peines, à la résignation qu'elles nous appellent à déployer. Ainsi, plus nous souffrons, plus nous pouvons espérer, compter d'être heureux.

Ceci s'accorde encore admirablement avec la nature de l'homme qui a besoin de compensations, et veut toujours en trouver. Nous sommes foibles, il est vrai, mais c'est contre les douleurs inutiles : tout foibles que nous sommes, nous trouvons de la force et de la constance quand il y a quelque avantage à souffrir. Le sexe le plus tendre consent à payer de ses douleurs les joies de la maternité. Un malade épuisé par de longues angoisses sait pourtant se résoudre à une opération terrible pour racheter un reste de vie. Il n'est aucun de vous, M. F., je ne crains pas d'en être dédit ; il n'est aucun de vous qui ne souscrivît à quelques mois de peine, pour assurer le repos et le bonheur de toutes ses années. Eh ! je vous le demande, qu'est-ce que la vie en comparaison de cette éternité composée de siècles ajoutés à des siècles, comme les anneaux d'une chaîne sans fin ? C'est moins que le songe d'une nuit, moins que l'instant où je parle, et qui n'est déjà plus. Quand mon existence entière ici-bas ne seroit qu'une douleur sans intervalle, ce seroit moins

que cette souffrance d'un instant par laquelle nous achetons quelquefois la cessation de maux cruels. Oui; quand je pourrois me soustraire à ceux que j'endure, je ne le voudrois pas; je serois bien insensé de le vouloir; je craindrois trop de me priver non-seulement des fruits que la Providence m'en fera tirer dès cette vie, mais surtout de cette couronne de justice, de cette palme immortelle qui m'est réservée. O éternité! éternité radieuse! Quand je fixe sur toi mes regards, l'idée de cette gloire, de ce bonheur inaltérable remplit, absorbe, accable mon imagination: les sombres images que trace la mélancolie, tous les fantômes de la crainte, toutes les impressions douloureuses s'évanouissent; je respire librement; le poids qui surchargeoit mon cœur cesse de l'oppresser; j'entre dans un nouvel univers; je ne vois plus les maux et les inquiétudes de la vie, que comme on aperçoit du sommet d'un mont la fumée qui s'étend au fond de la vallée; mon âme s'élève, s'exalte, sans que la raison la plus sévère puisse blâmer ses transports; loin de là, cette raison confirme mes espérances; ce qu'elle conçoit surpasse tout ce que mon imagination peut embrasser: il n'est point de démonstration, il n'est point d'axiome plus rigoureusement juste, que la maxime contenue dans ces belles paroles

de l'apôtre : *J'estime que les souffrances du temps présent ne sont point à comparer avec la gloire à venir qui doit être manifestée en nous* (1).

IV. Vous le voyez , M. F. ; pour soutenir l'homme dans l'infortune et le conduire à la patience parfaite, la religion parle à toutes ses facultés, à son cœur, à sa raison, à son imagination. Mais si ce n'est pas assez ; s'il est des momens de langueur, d'abattement où les foiblesses de la nature prennent le dessus ; où l'impression des peines, comme une sombre vapeur, nous dérobe les grands objets que la foi nous présente, en obscurcit l'éclat, en affoiblit le pouvoir sur notre âme, Dieu ne nous abandonne point ; il vient encore à notre aide ; il nous offre le secours de son Esprit ; il nous offre cet Esprit que l'Écriture appelle du nom touchant de *Consolateur* (2), et que Jésus promettoit à ses disciples dans la plus accablante des afflictions : *invoque-moi, nous dit-il, au jour de la détresse et je te délivrerai* (3). *Quelqu'un est-il dans l'affliction ? qu'il prie* (4). Oui, l'Esprit de grâce qui soutint si merveilleusement les premiers fidèles dépouillés, chassés, persécutés, dont la vie étoit cachée en

(1) Rom. VIII, 18.

(2) Jean XIV, 16,

(3) Ps. L, 15.

(4) Jacq. V, 15.

Dieu (1), qui furent aux yeux de la chair *les plus misérables des créatures* (2), il s'offre encore à nous ; nous n'avons qu'à l'implorer. C'est peu que notre Père céleste se montre à nos regards tenant le fil de nos destinées ; c'est peu qu'il nous fasse voir Jésus marchant devant nous et nous préparant une place à côté de lui dans le séjour de la paix ; il s'approche lui-même pour nous aider à porter le fardeau qui nous accable ; il nous donne la main ; il traverse avec nous la triste vallée de l'épreuve, et si les objets sensibles font tant d'impression sur notre foiblesse que les objets spirituels perdent leur empire, il se rend lui-même sensible à notre âme et lui donne une consolation de même nature que ses maux. Que dirai-je de cette consolation ? Comment en parlerai-je ? Elle ne peut être comprise que par ceux qui l'ont connue : son effet est mille fois plus doux et plus vivifiant que celui de la rosée sur les campagnes flétries et desséchées par les ardeurs du soleil ; c'est plus que du courage ; c'est plus que de la force ; c'est une sérénité céleste, une douceur divine, une paix si délicieuse, que ceux qui la goûtent voudroient la goûter toujours, et la préféreraient à toutes les joies que le monde peut donner.

(1) Coloss. III, 5.

(2) 1 Cor. XV, 19.

Que l'Évangile est admirable, M. F., sous quelque rapport qu'on l'envisage ! Qu'il est admirable en particulier dans le point de vue sous lequel je vous l'ai fait considérer ! Qu'il est admirable dans les soutiens qu'il présente aux affligés ! Pour cela seul il mériterait ce beau nom d'*Évangile*, c'est-à-dire, *bonne nouvelle* ; oui, bonne nouvelle pour les pauvres humains ! C'est le remède universel de toutes les douleurs ; et ce n'est pas un remède foible et sans efficace, un vain palliatif qui n'agit pas également sur tous les hommes : c'est un remède énergique, puissant, qui déploie sa vertu chez tous ceux qui veulent réellement l'éprouver, à moins que la mauvaise disposition du corps, l'ébranlement des nerfs ne jettent l'âme dans une mélancolie qui, pour un temps, semble la rendre inaccessible même aux douces consolations de la piété. Mais chez les vrais enfans de Dieu, ces ténèbres ne seront que passagères : tôt ou tard une lumière céleste en dissipera la noirceur, et le Dieu qu'ils invoquent avec résignation se fera de nouveau sentir à leur âme. Ainsi ce Jésus descendu sur la terre pour sauver la postérité d'Adam d'une éternelle infortune, a voulu émousser aussi les épines et surmonter les peines de la vie présente. Il a brisé l'aiguillon du chagrin, non moins que celui *de la*

mort (1). Ses vrais disciples sont *plus que vainqueurs* dans la souffrance (2). Ils sentent dans tout ce qui leur est personnel, ils sentent la vérité de cette parole si étrange à la chair : *Regardez comme un sujet de joie les afflictions qui vous arrivent* (3). Je ne vois plus qu'un malheur ; non , je ne vois plus qu'un seul malheur réel , un seul malheur qu'on doit craindre , c'est de n'être pas chrétien , de ne pas l'être sincèrement , profondément ; de ne l'être que de cette façon trompeuse et superficielle qui laisse le cœur engagé dans toutes ses foiblesses , et sans défense contre l'affliction.

Homme *né de femme*, et dont la vie est un tissu de souffrances ! Créature fragile et misérable , assailli par tant de maux et d'alarmes ! Négligeras-tu toujours tes riches ressources et tes glorieux privilèges ? N'entendras-tu point la voix céleste qui te crie : *Vous tous qui êtes altérés , venez aux eaux vives. Pourquoi donnez-vous votre or pour ce qui ne nourrit point , et travaillez-vous pour ce qui ne rassasie point ?* Ecoutez-moi avec attention et vous prendrez une nourriture fortifiante ; prêtez l'oreille à ma voix et vous vivrez. *Venez à moi , vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai* (4). O Jésus ! o Dieu

(1) 1 Cor. XV, 55. (2) Rom. VIII, 37.

(3) Jaq. I, 2.

(4) Es. L, 1. 2. Matt. XI, 28.

Sauveur! Tu nous appelles. Fais plus encore. Donne-nous d'aller à Toi. Fixe dans nos âmes les sentimens qui s'y élèvent à cette heure : crée en nous les vertus que tu veux y trouver, Donne-nous *la patience parfaite afin qu'il ne nous manque rien.* Oui, il ne nous manquera rien ; avec elle nous serons assez forts , assez heureux : elle gardera notre cœur ; elle y maintiendra la confiance et l'espoir ; elle le préservera du trouble et de l'anxiété , plus cruels que le malheur lui-même : elle répandra sur nos maux un charme consolateur et nous ouvrira le séjour de l'éternelle paix , après nous en avoir fait goûter les prémices dans ce séjour de larmes. Amen.